



« LA SOCIOLOGIE... QUAND ELLE EST BIEN FAITE ». ENTRETIEN,
1984-1985

[Norbert Elias](#), avec [Johan Heilbron](#), Entretien traduit de l'anglais par [Julien Duval](#),
[Sophie Noël](#)

Le Seuil | « [Actes de la recherche en sciences sociales](#) »

2014/5 N° 205 | pages 4 à 19

ISSN 0335-5322

ISBN 9782021180862

DOI 10.3917/arss.205.0004

Article disponible en ligne à l'adresse :

[https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-
sociales-2014-5-page-4.htm](https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2014-5-page-4.htm)

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



NORBERT ELIAS ET PIERRE BOURDIEU lors d'une conférence aux Pays-Bas à l'occasion du 90^e anniversaire d'Elias en 1987.

« La sociologie... quand elle est bien faite ». Entretien, 1984-1985

L'entretien avec Norbert Elias publié ci-dessous est une version condensée de plusieurs interviews réalisées au cours de l'année 1984 et au début de 1985. Elles se déroulaient en anglais dans l'appartement d'Elias à Amsterdam. C'est Pierre Bourdieu qui m'avait proposé le projet de ces entretiens, en vue d'une publication dans *Actes de la recherche en sciences sociales*. Peu après, en novembre 1985, il invita Elias à donner une conférence au Collège de France et à faire une ou deux interventions à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). *Actes* publia au même moment « Remarques sur le commérage »¹.

Pour comprendre le sens de ces initiatives, on peut rappeler brièvement, en s'appuyant sur le travail de Marc Joly, le contexte très particulier de la réception d'Elias en France². L'introducteur des œuvres d'Elias, Jean Baechler, avait publié les premiers ouvrages, les deux volumes de *Sur le Processus de civilisation* (*Über den Prozeß der Zivilisation*) et *La Société de cour* (*Die höfische Gesellschaft*), entre 1973 et 1975 dans la collection qu'il dirigeait aux éditions Calmann-Lévy. Pour des raisons à la fois professionnelles et éditoriales, Baechler ne souhaitait pas faire apparaître clairement le cadre proprement sociologique dans lequel Elias avait entrepris ses travaux, et cela lui valut un échange de lettres assez vif avec l'auteur, à propos en particulier du premier volume de *Über den Prozeß der Zivilisation*, *La Civilisation des mœurs*. Cette publication fit l'objet de comptes rendus qui n'étaient pas de nature à atténuer ce biais a-sociologique : ils étaient le fait d'historiens situés à l'intersection des champs académique et journalistique, comme François Furet et Emmanuel Le Roy Ladurie, qui présentèrent Elias comme un historien précurseur de l'histoire des mentalités. Plusieurs journalistes et publicistes reprirent cette lecture et les premières traductions d'Elias en français ne suscitèrent pas

1. Norbert Elias, « Remarques sur le commérage » (introduit et traduit par Francine Muel-Dreyfus), *Actes de la recherche en sciences sociales*, 60, novembre 1985, p. 23-29.

2. Marc Joly, *Devenir Norbert Elias. Histoire croisée d'un processus de reconnaissance scientifique : la réception française*, Paris, Fayard, 2012, p. 185-384.

de débats dans les revues savantes³. Ce n'est que dans la première moitié des années 1980, grâce à Roger Chartier et quelques autres, qu'une réception proprement scientifique, c'est-à-dire un transfert impliquant le respect de l'intégrité des textes, de la cohérence globale et de la rigueur conceptuelle de l'œuvre, a commencé à voir le jour. Cette deuxième réception a aussi été marquée par des rencontres et colloques, de nouvelles traductions et rééditions, notamment celle de *La Société de cour* (1985, avec une préface de Roger Chartier), qui se poursuivent encore aujourd'hui, comme en témoigne la publication aux éditions de La Découverte d'*Au-delà de Freud* (2010), recueil édité par Marc Joly avec un texte inédit d'Elias sur Freud.

Norbert Elias s'était montré très intéressé quand je l'avais contacté en 1984 pour lui proposer de réaliser un entretien. Il aimait l'idée de pouvoir s'adresser directement au public français, non seulement au sujet de ses travaux sur la France et de son rapport à ce pays qu'il avait beaucoup étudié, mais aussi de sa conception de la recherche et de la science sociale. Cependant, après quelques rencontres, l'entretien ne s'est pas poursuivi, notamment parce que venaient de paraître deux textes à caractères biographiques : « Notizen zum Lebenslauf » (1984) (« Notes biographiques » dans la traduction française) qu'Elias avait rédigé lui-même paraissait en Allemagne en 1984 et un long entretien biographique réalisé par Arend-Jan Heerma van Voss et Abram van Stolk était édité aux Pays-Bas en décembre 1984. Ces deux documents, rapidement traduits dans plusieurs langues et souvent publiés ensemble, se sont imposés comme la source la plus importante au sujet de la trajectoire d'Elias et de ses travaux⁴.

S'il recoupait sur certains points la longue interview avec Abram van Stolk et Arend-Jan Heerma van Voss, l'entretien qu'Elias m'avait accordé contenait des précisions qu'il n'a pas données ailleurs. Il s'y exprimait en particulier de façon plus explicite sur son rapport à la sociologie en France et sur les auteurs et ouvrages qui l'avaient particulièrement marqué. L'entretien ayant été interrompu, il n'avait jamais été publié avant que Stephen Mennell, responsable de l'édition des *Collected Works* d'Elias, ne l'incorpore dans le volume *Interviews and Autobiographical Reflections* (tome 17)⁵. C'est la traduction française de ce texte, accompagnée de notes explicatives de Stephen Mennell, que proposent aujourd'hui les *Actes de la recherche*, auxquels l'entretien était initialement destiné.

Johan Heilbron

3. Parmi les exceptions on peut tout de même citer le « post-scriptum » à Norbert Elias, « Sport et violence » (traduit par J. et A. Defrance), *Actes de la recherche en sciences sociales*, 6, décembre 1976, p. 2-21. Sur le cas particulier de la non-réception de Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, voir Marc Joly, « La "grande œuvre" méconnue : Norbert Elias en France », in Gisèle Sapiro (dir.), *Traduire la littérature et les sciences humaines*.

Conditions et obstacles, Paris, La Documentation française, 2012, p. 301-321.

4. Voir Norbert Elias, *Norbert Elias par lui-même*, Paris, Fayard, 1991.

5. Les *Collected Works* (18 tomes) sont publiés par les University College Dublin Press (voir www.ucdpress.ie), les œuvres complètes en allemand, les *Gesammelte Schriften* (19 tomes), par Suhrkamp (voir www.suhrkamp.de/autoren/norbert_elias). Très similaires, les deux éditions

ne sont pourtant pas identiques. Les annotations peuvent être différentes, l'édition de certains textes aussi (comme le *Symbol Theory* ou la structure des trois volumes regroupant les articles et essais). Dans l'édition anglaise manque le volume avec les poèmes et les sentences (tome 18 de l'édition allemande), mais à la différence de son homologue allemand elle inclut des inédits, notamment le texte sur Freud, édité par Marc Joly, et un long

texte sur Lucien Lévy-Bruhl, édité par Katie Liston et Stephen Mennell ; ils sont publiés dans le dernier volume des *Collected Works*. Sur les deux éditions, voir Stephen Mennell, "The collected works: note on editorial policy", in Norbert Elias, *Supplements and Index to the Collected Works* [*Collected Works*, vol. 18], Dublin, UCD Press, 2014, p. 9-14.



NORBERT ELIAS, Paris, 1935.

« FONDAMENTALEMENT, J'ÉTAIS INSATISFAIT PAR LA PHILOSOPHIE ET JE CHERCHAIS AUTRE CHOSE. LA SOCIOLOGIE ME PERMETTAIT D'ÊTRE DAVANTAGE EN PRISE AVEC LA RÉALITÉ ET ELLE ÉTAIT BEAUCOUP PLUS PROCHE DE MES BESOINS. PARTICULIÈREMENT CELLE QUE PRATIQUAIT MANNHEIM. SA CRITIQUE RADICALE DES IDÉOLOGIES ME PLAISAIT ET RÉPONDAIT À MA CONVICTION QUE BIEN DES IDÉES FAUSSES CIRCULAIENT À L'ÉPOQUE. JE SUIS DEVENU ASSEZ PROCHE DE MANNHEIM ET, DE FAÇON DIFFÉRENTE, D'ALFRED WEBER. TOUTES MES EXPÉRIENCES PENDANT LA GUERRE, PENDANT LES ANNÉES D'INFLATION, INVITAIENT UN JEUNE IDÉALISTE À ADOPTER UN REGARD PLUS RÉALISTE. »

Votre vocation a-t-elle été très tôt une vocation intellectuelle ?

Tel que je vois les choses, c'est tôt dans ma scolarité que j'ai eu l'idée de faire de la *Forschung*, de la recherche. Mais dire cela maintenant sonne faux. J'avais des aspirations en ce sens, mais ma « vocation » s'apparentait plus à un rêve d'adolescent. C'était peut-être une vague idée : je sentais que j'étais intelligent, que je pouvais faire quelque chose, et je voulais faire quelque chose d'important... c'était plus ce genre de choses qu'une véritable intention de faire de la recherche. De plus, j'ai eu la chance d'être dans une école très stimulante. J'étais en classe avec beaucoup d'élèves doués et il y avait aussi une compétition tacite avec mes camarades, qui m'ont toujours semblé beaucoup plus intelligents que moi.

Mais je n'avais pas d'idée précise et je ne savais pas clairement si je ne deviendrais pas un écrivain. J'ai toujours écrit de la poésie et même assez tard je me demandais si je devais poursuivre une carrière universitaire ou devenir écrivain. Mon éditeur allemand veut aujourd'hui publier un ou deux volumes de poésie⁶. Mon intérêt pour la littérature remonte aux débuts de ma scolarité. Je me souviens qu'à treize ans, environ une semaine avant l'équivalent juif de la confirmation [*Bar Mitzvah*], je suis allé dans la meilleure librairie de la ville pour expliquer que si des gens venaient acheter des cadeaux pour ma confirmation, il fallait leur dire que je voulais tous les classiques – Goethe, Kleist, Heine, etc. – dans l'édition du Bibliographisches Institut⁷. Jeune garçon, j'ai baigné dans cette littérature, alors qu'un Français de mon âge aurait baigné dans une littérature totalement différente. Je me demande toujours quelle influence cela exerce sur notre manière d'envisager les choses.

Quelqu'un dans votre famille faisait-il figure d'exemple en matière intellectuelle ?

Mon père était un homme intelligent. C'était un homme d'affaires qui se consacrait entièrement à son travail et à sa famille. Comme il avait commencé pauvre, il n'avait pas pu réaliser ses ambitions intellectuelles et il reportait ses aspirations sur son fils unique. J'ai donc poursuivi l'ambition intellectuelle de mon père, qui avait aussi fréquenté un *Gymnasium* mais avait dû gagner sa vie dès la fin de sa scolarité. J'avais fortement

conscience de représenter une deuxième génération : si mon père avait pleinement réalisé ses ambitions, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait.

Au Gymnasium vous apparteniez à un petit groupe d'élèves. À quoi vous intéressiez-vous et que lisiez-vous ?

Bien que ce ne fût pas au programme de l'école, un professeur donnait à lire, à titre personnel, de la philosophie à un petit nombre de garçons intelligents qu'il avait sélectionnés. Je me rappelle encore leurs noms. Beaucoup d'entre eux, bien sûr, sont morts au combat durant la Première Guerre mondiale, quelques-uns sont allés en Israël. Nous étions tous intéressés par les études et par la philosophie, mais une chose étrange, rétrospectivement, est qu'aucun d'entre eux n'est véritablement devenu universitaire. Nous avions tous des rêves semblables – pourquoi je les ai réussis et pas eux, je ne le sais pas.

Nos lectures, c'était beaucoup Kant et Goethe. Mais nous avions aussi des bases solides et approfondies sur l'Antiquité. L'un des enseignants de l'école, Julius Stenzel, est devenu par la suite un professeur d'université de philologie classique assez célèbre. Il m'a communiqué un intérêt pour l'Antiquité qui ne m'a jamais quitté. Il y avait donc des influences de toutes parts.

En même temps je dois dire que l'Allemagne impériale dans laquelle j'ai grandi baignait dans le sentiment qu'une époque touchait à sa fin. Beaucoup plus tard j'ai lu une citation d'un leader conservateur de la période d'avant 1914, Von Heydebrand, qui disait : « Nous savons que les ouvriers sont une puissance montante, mais nous ne céderons pas, nous ne nous ferons pas déloger aussi facilement »⁸. En d'autres termes, dans la classe dirigeante – à l'intérieur de laquelle, comme juif, j'étais bien sûr un complet outsider –, le sentiment que tout cela touchait à sa fin mais que « nous ne céderions pas » était très répandu. Je me rappelle très bien un poète qui s'était suicidé, j'ai oublié son nom, il avait diagnostiqué que sa vie n'avait plus de sens dans la société. Mais à l'école nous avions une haute idée de la culture et nous pensions qu'il y avait beaucoup de choses que nous pouvions faire. Ce qui est étonnant, rétrospectivement, c'est qu'il s'agissait d'un véritable *Gymnasium* prussien et que le directeur, un homme très digne

6. Norbert Elias, *Los der Menschen: Gedichte/Nachdichtungen*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1987 ; nouvelle éd. : *Gedichte und Sprüche* [Gesammelte Schriften, vol. 18], Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2004. Pour une très courte sélection de poèmes d'Elias en anglais, voir Norbert Elias, *Interviews and Autobiographical Reflections* [Col-

lected Works Norbert Elias, vol. 17], Dublin, UCD Press, 2013, Appendix I, p. 297-300.

7. Un éditeur distingué de classiques et de livres de références, fondé en 1926. Il a fusionné avec F. A. Brockhaus en 1984 et est revenu, après la réunification de l'Allemagne, dans sa ville d'origine à Leipzig.

8. Dans *Studies on the Germans* [Collected

Works, vol. 11], Dublin, UCD Press, 2013, p. 127, Elias cite de manière plus précise la remarque de Ernst von Heydebrand und der Lasa (1851-1924, dirigeant du Parti conservateur allemand) : « Véritablement, l'avenir leur appartient ; les masses vont s'affirmer et nous priver, nous les aristocrates, de notre influence. Ce courant peut seulement être temporairement contenu

par un homme d'État fort. Quoi qu'il arrive, nous ne sacrifierons pas notre position volontairement. » La citation ne provient pas directement des écrits de Heydebrand, c'est Hermann Pachnicke qui rapporte une conversation avec lui : voir Hermann Pachnicke, *Führende Männer im alten und im neuen Reich*, Berlin, Reiner Hobbing, 1930, p. 63.

avec une grande barbe grise, avait été invité un été à accompagner l'empereur en croisière. L'empereur, chaque été, faisait une croisière sur l'un de ses yachts impériaux et invitait des dignitaires. Il cherchait évidemment à se rendre populaire parce qu'en un sens il ne l'était pas tant que cela. Je me souviens du recteur nous racontant combien l'empereur était bienveillant et *grossartig* [remarquable]. C'était donc un mélange entre, d'une part, un côté très prussien et, d'autre part, une éducation culturelle approfondie.

Vous intéressiez-vous aussi aux sciences [naturelles], qui étaient, dit-on, légèrement méprisées au Gymnasium ?

Il y avait des mathématiques et de la physique, mais j'en ai fait très peu. Il est bien possible qu'il y ait eu une forme de mépris pour les sciences. Plus tard quand j'ai commencé la médecine, j'ai beaucoup pris goût aux sciences naturelles, mais à l'école notre fierté, c'était la culture, la littérature, les langues et la philosophie, même si celle-ci n'était pas enseignée officiellement.

En fait, mon premier texte publié (*Vom Sehen in der Natur*), a paru dans la revue d'un mouvement de jeunesse allemand⁹. C'est une tentative pour dire comment on peut percevoir les choses en « flânant ». L'une des idées était que plus vous connaissez de botanique, plus vous pouvez faire intensément l'expérience de la beauté. Ainsi, j'insistais sur la science – et d'ailleurs je conseillais à mes camarades de lire de la botanique – mais pour la mettre au service d'une expérience plus riche. C'est un article bizarre parce qu'il est plein de références à Goethe, Kant et tout cela.

Étiez-vous également attiré par les auteurs français ?

Pour une raison qui n'est pas claire, j'étais déjà tombé amoureux de la culture française à l'école. Je lisais *La Revue française*, un périodique de propagande édité par le gouvernement français pour informer les étudiants étrangers sur la culture française. Ils organisaient parfois des *concours* [en français dans le texte] et j'y ai participé une fois en écrivant un petit essai en français, mais je n'ai pas gagné. C'est aussi cette affinité avec la culture française qui m'a conduit à venir à Paris à l'arrivée d'Hitler. À cette époque, je parlais français tout à fait couramment. Quand, aujourd'hui, j'entends parler français, j'entends toujours un écho de la cour. Il y a quelque chose qui, au premier contact, pour un non-Français, sonne *affektiert*, maniéré. La langue française est plus ouvertement ritualisée que la langue allemande ; elle a une musique beaucoup plus prononcée. Dans *Sur le Processus de civilisation*, il y a une conversation

entre un bourgeois français et un noble français dans laquelle le noble corrige le bourgeois et le bourgeois doit changer son langage pour se conformer aux manières de la cour¹⁰. Si on menait une étude comparative sur les caractéristiques nationales françaises, allemandes et anglaises d'un point de vue sociologique, on arriverait à des conclusions très claires. Les relations entre la bourgeoisie et l'aristocratie en France ont été différentes et elles ont laissé leur marque non seulement sur la langue mais aussi sur les comportements, par exemple sur la façon dont les femmes se déplacent en France. Quand je vivais à Paris, les femmes des classes supérieures avaient une manière très spécifique de se mouvoir, une élégance féminine particulière qui était aussi un héritage de la cour. La seule langue allemande qui ait quelque chose de comparable avec le français est l'autrichien, qui est lié de la même manière à la Cour de Vienne, la seconde grande cour impériale. À un certain moment, la cour a servi de modèle pour la mode, a fourni les standards en matière de langue et d'élégance. En Angleterre, c'était davantage la bonne société aristocratique, mais il y avait aussi des centres bourgeois. La bourgeoisie y était plus indépendante qu'en France, de sorte qu'il s'est produit un mélange entre les bonnes manières et les bonnes mœurs : les manières sont venues de l'aristocratie et les mœurs de la bourgeoisie, et l'on peut voir au début du XVIII^e siècle comment ces deux influences se sont mêlées.

Vous avez commencé vos études à l'Université de Breslau. À quoi ressemblait la vie à l'université ?

À Breslau je vivais toujours chez mes parents et ma vie sociale était donc très différente de ce qu'elle a été plus tard à Heidelberg et à Francfort. Parce que les juifs n'étaient pas admis dans les corporations étudiantes allemandes, j'étais membre d'une association étudiante juive qui était une tentative d'imiter les corporations étudiantes allemandes mais sans se prendre autant au sérieux. Les corporations étudiantes allemandes avaient un uniforme particulier, elles avaient leurs casquettes et leurs couleurs, et le duel était un aspect important de leurs mœurs¹¹.

Quand l'un des membres les plus âgés de notre association s'est marié, ce fut sa fierté, dit-il, que l'association étudiante soit présente. Pour l'occasion, nous avons donc revêtu ces curieux uniformes qui avaient aussi des *épées* [en français dans le texte], et à la synagogue le représentant des étudiants m'a murmuré : « Ein Mittelalter im Andern » [« Nous revoilà

9. Norbert Elias, "On seeing in nature", in *Early Writings* [Collected Works, vol. 1], Dublin, UCD Press, 2006, p. 5-22. Le « mouvement de jeunesse allemand » en question est le mouvement juif Blau-Weiss. 10. Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, trad. de Pierre Kamintzer, Paris, Pocket, p. 157-158. 11. Voir l'essai de Norbert Elias, "Honour, duelling and membership of the imperial ruling class: being judged worthy to give satisfaction", in *Studies on the Germans*, op. cit., p. 49-134.

au Moyen Âge ! »]. C'était notre sentiment. Nous avons fait cela simplement parce que nous voulions avoir une vie sociale.

Les corporations étudiantes allemandes avaient aussi leurs brasseries : ils se rassemblaient autour d'une grande table en buvant de la bière selon un rituel spécifique. Si un membre plus âgé portait un toast à la santé d'un plus jeune, le plus jeune était tenu de vider son verre et si les étudiants plus âgés sentaient qu'un jeune était réservé, ils buvaient l'un après l'autre à sa santé jusqu'à ce que ce dernier soit ivre. Une chose importante était de ne pas montrer que vous étiez saoul. C'était une manière d'apprendre à s'imposer une discipline. Nous, nous ne faisons pas cela, mais eux prenaient cela très très au sérieux.

Il y avait toute une hiérarchie des corporations étudiantes. Tout en haut, les *Corps* étaient principalement pour la noblesse et la grande bourgeoisie. Il y avait ensuite les *Burschenschaften* pour la moyenne bourgeoisie et, plus bas, les *Turnerschaften* et les *Landmannschaften*¹². Elles étaient toutes *satisfaktionsfähig*, ce qui voulait dire que quand vous étiez provoqué en duel, vous deviez vous battre. Mais vous ne pouviez être provoqué en duel que par un membre de la même corporation étudiante. L'exclusion des juifs n'est intervenue qu'à la fin du XIX^e siècle, et la mentalité qui a pris plus tard une forme plus brutale avec les national-socialistes avait ses racines dans ces corporations étudiantes.

Pendant quelques années, vous avez étudié à la fois la philosophie et la médecine. Aviez-vous en tête de faire de la recherche médicale, ou de devenir médecin ?

Non. J'ai surtout étudié la médecine parce que c'était l'ambition inassouvie de mon père qui avait toujours voulu être médecin. D'une certaine façon, il m'avait aussi conseillé d'étudier la médecine parce qu'elle offrait de bonnes perspectives. Vous ne devez pas oublier que j'ai terminé l'école pendant la guerre – en d'autres termes, je n'ai commencé la médecine qu'en 1919 alors que j'étais encore soldat. Pour une raison confuse, je n'ai été libéré qu'en 1919 et être étudiant en médecine me servait aussi parce que je pouvais alors être volontaire dans un hôpital, ce que j'ai fait. En même temps, mes expériences scolaires m'avaient donné le goût de la philosophie,

et j'ai donc aussi commencé des études de philosophie. L'époque était agitée et on pouvait faire toutes sortes de choses qu'on ne peut pas faire aujourd'hui.

Vous avez fait vos études de philosophie essentiellement avec Richard Höningwald¹³.

Quelle était sa position en philosophie et en quel sens a-t-il été important pour vous ?

Richard Höningwald était tout d'abord un homme très impressionnant. Il était grand, c'était un juif baptisé qui avait une discipline intellectuelle extrêmement forte. J'aime rappeler que la principale chose que j'ai apprise de lui est qu'on peut être certain que des découvertes sont possibles grâce à la connaissance et à la réflexion. Il m'a donné l'exemple en montrant que l'on peut résoudre un problème si l'on s'assoit et que l'on réfléchit. C'était un néo-kantien mais il n'appartenait à aucune des écoles existantes – il les regardait d'un œil assez critique. Il n'était pas aussi connu que Cohen ou Rickert, ou peut-être Cassirer, mais c'était un homme respecté qui a suivi son propre chemin¹⁴. Il était assez inventif dans sa façon de penser et il était autrement plus original qu'on ne le dit. Par exemple il a écrit un livre original sur la *Denkpsychologie*, dans lequel il y a un chapitre intitulé « Über das Verlieren des roten Fadens », vous savez, quand quelqu'un dit, « Ich habe den Faden verloren » [« j'ai perdu le fil »].

Il a été pour moi un modèle très important de clarté et de bon sens. J'ai eu un désaccord terrible avec lui à la fin de ma thèse, mais cela ne diminue pas le moins du monde ma dette à son égard. Je lui dois une rigueur et une confiance dans le pouvoir de la pensée. Étudiant, je fréquentais aussi le séminaire de Rickert et, pendant un ou deux semestres, le séminaire de Husserl¹⁵. On pouvait aller dans d'autres centres et vers d'autres professeurs avec la bénédiction de Höningwald qui, cependant, avait un léger mépris pour la plupart d'entre eux. La raison pour laquelle j'ai été admis dans le séminaire électif de Husserl est que je connaissais Edith Stein, l'une des principales assistantes de Husserl. Edith Stein, qui venait de Breslau et qui était une connaissance de ma cousine, était l'une des femmes les plus cultivées d'Allemagne. Plus tard elle s'est convertie au catholicisme et est devenue religieuse. Une tragédie qui me hante

12. *Ibid.* Les *Corps* étaient quasi-militaires et beaucoup des aristocrates qui en étaient membres devenaient officiers dans l'armée ; les trois autres termes renvoyaient respectivement aux corporations, aux associations sportives, et aux sociétés d'étudiants locales.

13. Richard Höningwald (1875-1947), professeur de philosophie à l'Université de Breslau (1916-1930), puis de Munich (1930-1933), où en tant que juif il était rejeté ; il a émigré aux États-Unis en 1939.

14. Hermann Cohen (1842-1918), philosophe juif allemand, est l'un des fondateurs de l'École néo-kantienne de Marbourg qui était focalisée sur l'épistémologie et la logique, à la différence de l'École du sud-ouest ou de Baden, qui avec Heinrich Rickert (1863-1936) et Wilhelm Windelband (1848-1915) mettait l'accent sur les questions de culture et de valeur, et est connue pour la distinction entre sciences « nomothétiques » et « idiographiques ». Ernst Cassirer (1874-

1945), étudiant de Cohen, a développé une théorie des formes symboliques. Selon Benjo Maso la sociologie d'Elias est tributaire d'une épistémologie relationnelle qui est dérivée du néo-kantisme, en particulier des travaux du jeune Cassirer, voir Benjo Maso, "Elias and the neo-kantians: intellectual backgrounds of *The civilising process*", *Theory, Culture and Society*, 12(1), 1995, p. 43-79. Cette vision a été contestée par Richard Kilminster et Cas Wouters, "From philosophy to

sociology: Elias and the neo-kantians", *ibid.*, p. 81-120, et par Johan Goudsblom, "Elias and Cassirer, sociology and philosophy", *ibid.*, p. 121-126. Pour la réponse de Maso, "The differential layers of *The civilising process*: a response to Goudsblom, Kilminster and Wouters", *ibid.*, p. 127-145.

15. Edmund Husserl (1859-1938), fondateur de la phénoménologie, professeur de philosophie à l'Université de Fribourg.

est que lorsque les nazis sont arrivés au pouvoir et qu'ils ont demandé que tous les représentants de la race juive leur soient livrés, le monastère l'a renvoyée¹⁶.

Mais j'ai beaucoup étudié la philosophie de Rickert, la philosophie de Husserl, je suis devenu très bon ami avec Jaspers¹⁷. J'ai donc eu un aperçu très large de ce qui se faisait en philosophie en Allemagne.

Pourtant, la philosophie ne vous a finalement pas satisfait ?

Durant la préparation de ma thèse, qui a été mon premier travail intellectuel d'importance, mises à part quelques communications que j'avais eu à donner dans des séminaires à Heidelberg, j'en suis arrivé à la conclusion que Kant s'était trompé, que l'idée que des catégories comme celle de causalité étaient des catégories *a priori* était absurde, parce qu'évidemment Kant tenait le terme de « cause » de la société dont il était issu. Ce que Kant regardait comme des *a priori* étaient en fait des concepts historiques. J'ai alors eu un énorme conflit avec Hönigswald, qui a refusé ma thèse. J'ai dû faire un compromis, mais pourtant il n'a pas autorisé les trois dernières pages, qui ont dû être retirées. Il était très autoritaire et il était bien sûr terrible que l'un de ses élèves perde la foi. Pourquoi et comment j'étais déjà revenu de la philosophie à cette époque, je ne le sais pas. J'avais bien sûr été marqué par l'expérience de la guerre, comme par l'expérience de mes parents qui avaient perdu leur argent à cause de l'inflation. La réalité était entrée dans nos vies et je suis sûr, bien que je n'arrive pas à le reconstituer, que tout ceci a contribué à mon insatisfaction à l'égard de la philosophie.

Vous n'avez donc été tenté ni par le travail de Husserl ou de Jaspers, ni par le renouvellement de la tradition kantienne d'un Cassirer ?

Je savais que c'était de la métaphysique et à cause de Hönigswald, d'une part, et de mon propre tempérament, d'autre part, je n'étais pas tenté par la métaphysique.

Cassirer, c'était différent ; ce n'était pas de la métaphysique. Il y avait des liens entre nous. Il était aussi de Breslau et bien que je ne l'aie jamais rencontré, j'étais assez proche de l'un de ses fils qui était également philosophe¹⁸.

J'avais des affinités avec son travail. J'ai lu *Substanzbegriff und Funktionsbegriff* [Substance et fonction] et certaines de ses études historiques¹⁹. Mais fondamentalement mon centre d'intérêt, c'était Hönigswald.

Après le conflit avec Hönigswald vous êtes allé à Heidelberg et vous vous êtes mis à la sociologie ?

J'étais venu une première fois à Heidelberg comme étudiant et j'y suis retourné après avoir fini ma thèse à Breslau. Pendant mon premier séjour, en 1919, j'étais très proche de Jaspers, qui m'a un peu parlé de Max Weber, mais je n'avais aucune sorte de lien avec la sociologie. Quand je suis revenu en 1925, la sociologie était en vogue à Heidelberg, ce qui n'était pas le cas lors de mon premier séjour. Fondamentalement, j'étais insatisfait par la philosophie et je cherchais autre chose. La sociologie me permettait d'être davantage en prise avec la réalité et elle était beaucoup plus proche de mes besoins. Particulièrement celle que pratiquait Mannheim. Sa critique radicale des idéologies me plaisait et répondait à ma conviction que bien des idées fausses circulaient à l'époque. Je suis devenu assez proche de Mannheim et, de façon différente, d'Alfred Weber²⁰. Toutes mes expériences pendant la guerre, pendant les années d'inflation, invitaient un jeune idéaliste à adopter un regard plus réaliste. Il est vrai que Heidelberg était alors particulièrement réputée en sociologie, mais je ne suis pas sûr que je le savais. J'ai simplement choisi d'y aller parce que l'intense atmosphère intellectuelle qui y régnait m'attirait beaucoup. Il n'y avait pas de comparaison possible avec la France, parce que la supériorité de Paris sur les autres centres intellectuels est si bien établie qu'elle n'a pas d'équivalent, mais en Angleterre on peut vraiment dire qu'un étudiant d'Oxford regardera tout ce que lui offre Oxford comme ce qu'il y a de meilleur et de supérieur. C'était à peu près l'attitude qu'on avait : pour nous, Heidelberg était ce qu'il y avait de plus stimulant, l'endroit où il fallait être.

Y avait-il des contacts réguliers avec les autres centres de sociologie ?

Je pense que les professeurs se connaissaient les uns les autres : Alfred Weber avait connu Sombart à Berlin, Jaspers avait des relations étroites avec Heidegger²¹,

16. Edith Stein (1891-1942) était issue, comme Elias, d'une famille juive de Breslau, et était une amie de la cousine d'Elias, Lilli Platau. Elle a obtenu son doctorat avec la mention *summa cum laude* sous la direction de Husserl en 1916. Dans des lettres à l'assistant de Husserl en avril-mai 1920, elle écrit : « Un jeune homme d'ici est allé à Fribourg pour assister aux conférences de Husserl... il a l'arrogance habituelle des gens qui ont l'esprit critique », voir Edith Stein, *Self-Portrait in Letters, 1916-1942* [Collected Works of Edith

Stein, vol. 5], Washington DC, ICS Publications, 1993, p. 42-43. En 1922 Stein se convertit au catholicisme et commence à interpréter la phénoménologie d'un point de vue thomiste. En 1934, elle entre dans un couvent de carmélites à Cologne puis, pour des raisons de sécurité, est transférée au Carmel d'Echt aux Pays-Bas, qui n'est plus sûr après l'invasion allemande. Elle est morte à Auschwitz, et a été canonisée par le pape Jean-Paul II en 1998.

17. Karl Jaspers (1883-1969), psychiatre et philosophe existentialiste. Elias l'a rencontré

en 1919 lorsqu'il était à Heidelberg pendant un semestre.

18. Heinz Cassirer (1903-1979), philosophe kantien, qui a étudié à Glasgow avant d'enseigner à Oxford.

19. Ernst Cassirer, *Substanzbegriff und Funktionsbegriff: Untersuchungen über die Grundfragen der Erkenntniskritik*, Berlin, Bruno Cassirer, 1910 ; trad. française : *Substance et fonction*, trad. de Pierre Chaussat, Paris, Minuit, 1977.

20. Sur Alfred Weber et Mannheim, voir

Norbert Elias sur lui-même, traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle, Paris, Fayard, 1991, p. 128-149.

21. Les ouvrages de Werner Sombart (1863-1941), *Luxus und Kapitalismus* (1913) et *Der moderne Kapitalismus* (1922), sont cités par Elias dans *La Société de cour*, trad. de Pierre Kamnitzer et Jeanne Etoré, Paris, Flammarion, 2008, p. 14 et 174. Martin Heidegger (1889-1976), successeur de Husserl à l'Université de Fribourg, est connu pour son « ontologie fondamentale ».

« Il est probable que les expériences que je fis moi-même en tant que juif, en Allemagne, dès ma prime enfance, ont contribué à augmenter l'attrance que j'éprouvai plus tard pour la sociologie. Culturellement très lié à la tradition allemande, j'appartenais de par la structure de ma personnalité à un groupe minoritaire méprisé. Bien que je me fusse libéré de son signe distinctif le plus manifeste, à savoir la religion, le destin singulier de cette minorité – persécutée et opprimée depuis des siècles –, c'est-à-dire le destin social du groupe, s'exprima de façon évidente dans mon comportement comme dans la conscience que j'avais de moi-même et dans ma pensée.

Plus tard, j'ai inclus beaucoup d'aspects de ces expériences dans une théorie sociologique, la théorie des rapports entre groupes établis et groupes marginaux. Le problème des juifs allemands était effectivement un problème de rapports entre groupes établis et groupes marginaux. Comme beaucoup d'autres groupes marginaux, les juifs étaient exclus, dans l'Allemagne impériale, de toute une série de promotions sociales. (...)

Peu à peu, je pris conscience que j'appartenais à une minorité exclue de bien des choses qui se produisaient en Allemagne. Je ne crois pas que je comprenais, quand j'étais enfant, pourquoi cela était ainsi, et mes parents (...) ne pouvaient pas bien me l'expliquer. Mais ce ne fut certainement pas une mauvaise école pour un futur sociologue. Cela donnait à l'individu une bonne occasion de prendre ses distances par rapport à la société dominante et d'être sensible aux déformations et aux occultations idéologiques des rapports de pouvoir au sein de la société. »

mais les étudiants étaient totalement dans l'atmosphère de Heidelberg. Comme le souvenir de Max Weber persistait, on avait l'hubris de croire que nous étions dans le meilleur endroit possible.

Quelles étaient les relations avec les autres disciplines ? Il semble qu'il n'y en avait presque aucune avec les historiens et qu'il n'existait pas, comme c'était le cas en France, de lien privilégié avec la philosophie.

Il est vrai que je ne me souviens d'aucun contact avec des historiens à Heidelberg, mais je suis sûr que des historiens fréquentaient aussi le salon de Marianne Weber²² – il y avait par exemple Ernst Robert Curtius²³. Il y avait beaucoup de contacts entre les disciplines, mais je ne me rappelle aucun lien particulier avec les historiens. Toute ma connaissance de l'histoire, je l'ai acquise en autodidacte. Avec la philosophie, il est certain qu'il n'y avait pas de lien privilégié. S'il y avait des relations particulièrement importantes avec une autre discipline, c'est probablement avec les économistes, par exemple entre Mannheim et Lederer²⁴, qui étaient des amis proches.

En fait, la principale chose dont je me souviens est combien les choses étaient imprégnées par les appartenances politiques. Vous pouviez situer chaque personne en fonction de sa position politique. Mannheim était un homme de gauche modéré, Alfred Weber était un libéral avec un fort accent national. Il y avait aussi le cercle autour du périodique *Die Tat* qui s'intéressait principalement aux employés qui devaient faire contrepoids aux ouvriers. Il y avait tout un mouvement et toute une théorie selon laquelle les employés allaient dépasser en nombre les ouvriers. Parce qu'ils étaient plus nationalistes, ils espéraient un renouveau du conservatisme national à partir d'un mouvement de masse des employés. Tous ces gens avaient des choses en commun avec Hitler. Ils voulaient tous se débarrasser du traité de Versailles, ils voulaient une Allemagne forte, ils voulaient un contrepoids au mouvement social-démocrate et au communisme, qui pour eux étaient plus ou moins la même chose, et ils étaient surtout anti-parlementaires. Les corporations étudiantes étaient toutes, sans exception, à droite et il y avait une division claire à Heidelberg entre les *Verbindungsstudenten* qui étaient membres d'une corporation étudiante et les *Freistudenten*. Les étudiants en sociologie étaient pratiquement tous *Freistudenten*.

Quelle était votre position dans ces luttes politiques ?

Il était clair pour moi que les trois quarts de ce qu'on appelait les activités politiques étaient complètement vaines. On considère souvent que quelqu'un qui essaie de clarifier des problèmes politiques par des enquêtes ne *fait* rien, alors que des militants politiques font quelque chose parce qu'ils vont à des réunions, etc. Dans un gouvernement, le ministre de l'Économie *fait* quelque chose, mais il écoute aussi les économistes qui essaient de comprendre comment le système économique fonctionne, ou au moins le prétendent. Je ne crois pas que les économistes le fassent bien et je pense qu'ils sont beaucoup trop influencés par les préjugés et les présupposés politiques. Mais il y a un besoin beaucoup plus essentiel de comprendre comment fonctionne une société comme la nôtre, et la sociologie peut avoir un aspect éminemment pratique si elle est bien faite. Cela ne peut pas être le cas si l'on est très engagé dans cette forme de politique que nous avons aujourd'hui. De nos jours la difficulté de la sociologie est que beaucoup de sociologues défendent implicitement un parti politique ou un autre. Aujourd'hui, la politique couvre un spectre qui va du communisme au fascisme, et il est difficile à un sociologue qui s'identifie à l'un de ces partis de traiter sociologiquement de ces problèmes.

Quelle était la réputation de la sociologie française ? Les travaux de Marcel Mauss ou de Maurice Halbwachs étaient-ils connus ?

En Allemagne, la sociologie française était très peu enseignée. Les noms étaient probablement connus et Mannheim avait une bonne connaissance des travaux de Durkheim, mais globalement je suis bien conscient que la sociologie française ne jouait pas un rôle central à Heidelberg et à Francfort. Je le sais, parce que j'ai eu à redécouvrir par moi-même Durkheim et Comte, beaucoup plus tard en Angleterre. Là j'ai découvert l'apport des sociologues français que j'appréciais beaucoup et que j'apprécie encore. Quand je donnais des conférences introductives, j'en consacrais toujours une à Comte qui, je pense, reste à tort négligé²⁵. Il est sans aucun doute le premier sociologue des sciences, et sa sociologie est essentiellement une sociologie de la science et une sociologie de la connaissance. Et, bien que de manière non systématique, il pense aussi en termes de processus. Sa loi des trois états par exemple, qui est généralement traitée avec mépris, était une simplification grossière mais il était clairement

22. Marianne Weber (1870-1954) était sociologue et militante des droits des femmes, aussi bien que biographe de son mari, voir Marianne Weber, *Max Weber: ein Lebensbild*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1926.

23. Ernst Robert Curtius (1886-1956) est un historien de la littérature. Son livre le plus connu est *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, [1948] (trad. française : *La Littérature européenne et le Moyen Âge*

latin, trad. de J. Bréjoux, Paris, PUF, 1956).

24. Emil Lederer (1882-1939) sociologue et économiste, professeur de politique sociale à Heidelberg (1920-1933), dans l'exil l'un des fondateurs de la New School

of Social Research à New York.

25. Voir Norbert Elias, « Sociologie – la mise en question de Comte », in *Qu'est-ce que la sociologie ?*, trad. de Yasmin Hoffmann, Paris, Pandora, 1981, p. 33-53.

sur la bonne voie. Le problème aujourd'hui est qu'il a été tellement stigmatisé. Par ailleurs, je n'ai jamais manqué de faire un cours sur Durkheim. Je connais ses faiblesses, mais le livre sur le suicide est en étroite relation avec ma propre pensée en termes de configuration parce qu'il rapporte le suicide au réseau de relations dans lequel une personne est insérée. C'est une tentative très réussie pour montrer comment quelque chose de très personnel ne peut être compris que par rapport au cadre social. Et puis, j'ai longtemps eu de la sympathie pour Lucien Lévy-Bruhl²⁶. J'ai beaucoup appris de lui. Il y a eu toutes sortes d'objections sur le fait que dans ses moments de faiblesse il a inventé le terme « prélogique » – qui est effectivement une mauvaise expression, mais il est ridicule de s'arrêter à un mot précis, quand les livres qu'il a écrits sur les sociétés plus simples (et sur ce qu'elles ont en commun) sont d'un très grand intérêt.

Aviez-vous le sentiment qu'avec Mannheim, Horkheimer et d'autres, vous apparteniez à une « génération de Weimar » qui différait sous beaucoup de rapports de la génération de l'Empire que représentaient encore des hommes comme Tönnies, Alfred Weber et Vierkandt²⁷ ?

Je ne suis pas sûr qu'à cette époque la division, qui est devenue si forte après la Seconde Guerre mondiale, entre la jeune et la vieille génération, était décisive. Je ne le pense pas. Il y avait des différences générationnelles, mais elles n'étaient pas aussi marquées que dans les années 1960 par exemple²⁸. La principale ligne de division s'établissait entre la gauche et la droite et passait, pour les jeunes comme pour les plus âgés, par toutes les nuances : gauche modérée, gauche radicale, droite modérée, droite radicale. À Heidelberg mon sentiment était qu'on vivait beaucoup dans le présent (avec, bien sûr, des connaissances historiques), qu'on était plongé dans une période socialement mouvementée avec de grosses tensions politiques. La seule chose que je peux dire, me concernant, est qu'il a toujours été très clair pour moi que, comme sociologue, je ne pouvais pas avoir d'engagement politique fort. Tous mes amis appartenaient à la gauche ; j'avais quelques connaissances à droite (l'une devint un nazi) mais malgré les moqueries de mes amis, je disais que

ma tâche était d'être un scientifique (*a social scientist*)²⁹. Nous étions cernés par des mensonges, par des mensonges politiques, qu'on pouvait percevoir comme des idéologies – comme les appelait Mannheim –, nous étions donc essentiellement des chasseurs de mythes.

Les thèmes de vos premières conférences suggèrent une prédilection pour la sociologie de la culture. Au séminaire de Jaspers, votre contribution portait sur Thomas Mann et les « Zivilisationsliteraten ». Pour le cercle de Weber, vous aviez parlé de la sociologie de l'architecture gothique.

Là je dois dire que vous appliquez des catégories contemporaines au passé. À cette époque, la sociologie n'était pas encore une discipline avec de nombreuses spécialités. Je n'ai moi-même jamais conçu mon intérêt pour la sociologie de l'architecture gothique comme relevant de la catégorie de la sociologie de la culture. Ce que je pensais à l'époque, comme aujourd'hui, c'est qu'il y avait d'innombrables problèmes non résolus dans le champ de la sociologie. Ce qui m'intéressait était de les résoudre. Face à l'architecture gothique, j'essaie de la comprendre : de quelles situations humaines surgit-elle ? Mais je ne vois pas là un problème différent de celui du fascisme. Ce sont dans tous les cas des problèmes sociologiques. C'est ce que j'essaie toujours de faire. Il y a un problème pertinent et la question est : puis-je trouver la réponse ? Peu importe qu'il s'agisse de culture, de politique, de science.

À Francfort vous apparteniez à un groupe qui comprenait Mannheim, le psychologue Wertheimer³⁰, le psychanalyste Foulkes [Fuchs], et Paul Tillich, le théologien. Quelles étaient les questions qui vous intéressaient ?

À Francfort, il y avait des échanges intellectuels très intenses. Je ne parlais pas d'un groupe, c'était plutôt un réseau, ou un cercle de personnes qui étaient toutes plus ou moins innovatrices dans leurs domaines. C'était une atmosphère très stimulante ; on échangeait nos vues, on allait souvent dans des cafés, ou on fréquentait des séminaires. La sociologie occupait une place très centrale, essentiellement du fait de la brillante personnalité de Mannheim. La sociologie, comme la plupart

26. Le long essai d'Elias sur Lévy-Bruhl, "Lucien Lévy-Bruhl and 'the question of the logical unity of humankind'", est publié pour la première fois dans *Supplements and Index [Collected Works]*, vol. 18], Dublin, UCD Press, 2014, p. 53-136. Voir aussi Norbert Elias, *Engagement et distanciation : contributions à la sociologie de la connaissance*, trad. de Michèle Hulin, Paris, Fayard, 1993, note 6, p. 173-174.

27. Alfred Vierkandt (1867-1953), professeur de sociologie à l'Université de Berlin de 1913 à 1934, connu sous la République de Weimar pour sa théorie phénoménologique de la société.

28. Voir "Terrorism in the Federal Republic of Germany: expression of a conflict between generations", in *Studies on the Germans*, op. cit., p. 331-407.

29. Voir le chapitre 2, « Le sociologue comme chasseur de mythes », in *Qu'est-ce*

que la sociologie ?, Paris, Éd. de l'Aube, 1991, p. 55-81.

30. Max Wertheimer (1880-1943), un des fondateurs de la Gestalt Theorie, professeur de psychologie à Francfort, 1929-1933. Siegfried H. Foulkes (né Fuchs, 1898-1976), a étudié la médecine à Francfort, où il a collaboré avec le célèbre neurologue Kurt Goldstein, s'est formé comme psychanalyste à Vienne, et est retourné à Francfort comme directeur de

la clinique externe de l'Institut de psychanalyse, localisé dans le même immeuble que l'Institut de sociologie. La Group Analytic Society était fondée à Londres en 1952 après des expériences d'analyse de groupe que Foulkes (en collaboration avec Elias et d'autres) avait organisé dans la décennie précédente. Paul Tillich (1886-1965), philosophe existentialiste chrétien et théologien, professeur de théologie à Francfort entre 1929 et 1933.

des disciplines universitaires, décline et prospère selon l'envergure de ses représentants. S'ils peuvent défendre leurs idées d'une manière qui rencontre l'intérêt de gens extérieurs à leur domaine, une atmosphère se crée qui rend possible des échanges, et c'était le cas à cette époque. Mannheim était un intellectuel très brillant et l'intérêt pour la sociologie était très large, que ce soit de la part de Paul Tillich, qui venait de la théologie ou de Fuchs, qui venait de la psychanalyse. C'était une atmosphère dans laquelle la sociologie n'était pas quelque chose d'abstrait et de livresque.

Il y avait aussi des discussions politiques, mais les autres étaient tous beaucoup plus engagés que moi politiquement. Ils étaient tous liés d'une manière ou d'une autre au Parti social démocrate. Je crois que vous ne pouviez pas obtenir une chaire sans le soutien d'un parti. L'Université de Francfort a été largement créée par la ville de Francfort. Le conseil municipal avait ainsi son mot à dire et, généralement, les partis se partageaient les chaires.

Une chose qui m'intéresse rétrospectivement est que dans ce cercle, il n'y avait pas de *Untergangsstimmung*, pas de préscience du déclin ou de pressentiment que tout ce travail intellectuel serait bientôt détruit. Je me rappelle encore la situation au début de 1933, quand tous ces hommes ont disparu. Je me suis retrouvé tout à coup seul dans ma chambre à écouter la radio. Une très bonne amie, une étudiante communiste, qui était également partie, m'a appelé de Strasbourg et elle a dit : « Norbert, est-ce que je peux revenir maintenant ? » Je lui ai dit : « Tu es folle ? »³¹. Nous n'étions pas totalement conscients de ce qui se passait. On entendait parler de combats de rue, on savait qu'un ou deux collègues, avec lesquels on avait des rapports courtois, étaient nazis, mais on ne pensait pas que la « populace » pourrait devenir le groupe dominant en Allemagne. C'était un peu la *superbia*, l'hubris des intellectuels.

L'une de vos préoccupations à cette époque n'était-elle pas d'essayer de dépasser l'opposition entre Geistes- und Naturwissenschaften, en utilisant votre connaissance de la médecine ?

Je ne dirais pas cela avec ce degré de précision. Je n'ai jamais aimé l'expression *Geisteswissenschaften* et je demandais toujours : « Sur quoi enquêtez-vous vraiment, où est le *Geist* ? Je ne le vois pas »³². L'influence de mes études en médecine était très importante à cet égard parce que j'avais une conception très claire de ce qu'était la recherche scientifique et je pensais

que l'on pouvait étudier la société, non pas avec la même méthode mais avec le même détachement que celui avec lequel on peut étudier les objets physiques. Cela a commencé très clairement à Francfort.

Et votre intérêt pour la psychanalyse ?

À Francfort, la psychanalyse était presque une évidence et il y avait une relation étroite avec la sociologie. La femme de Mannheim, Julia Mannheim, était devenue analyste. Je suis moi-même devenu un bon ami avec Fuchs qu'on a appelé plus tard Foulkes. À Londres j'ai travaillé avec lui de nombreuses années. Il est le fondateur de la Group Analytic Society et son passage de la psychanalyse à la thérapie de groupe était aussi lié à son attirance pour la sociologie à Francfort. Je l'ai aidé à construire ce mouvement, j'ai été formé à l'analyse de groupe, et j'aurais pu choisir de devenir analyste, mais j'ai alors décidé que je devais continuer comme sociologue. Mais ce fut l'une des mes activités pendant un moment.

Y a-t-il des livres ou des auteurs qui ont été particulièrement importants pour vous durant ces années à Weimar ?

Je pense que les seuls livres qui m'ont profondément influencé sont les livres de Freud. C'est une erreur de penser que c'est dans les livres qu'une personne apprend le plus de choses. J'ai plus appris des époques que j'ai traversées et des personnes que j'ai connues. Si je pense aux livres que j'aime particulièrement, il y a *Le Suicide* de Durkheim, les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* de Freud, ou les livres d'Anna Freud sur les mécanismes de défense³³. Il s'agit là de quelques livres que j'aime beaucoup, mais dans l'ensemble je pense que ma manière de faire de la sociologie ne s'est pas principalement formée dans des livres.

Avez-vous aussi enseigné la sociologie à Heidelberg et à Francfort ?

À Heidelberg, Mannheim était encore *Privatdozent* et je suis devenu de manière informelle son assistant. Les enseignements d'un *Privatdozent* n'étaient pas obligatoires pour les étudiants. Il était donc important pour lui de nouer des liens avec les étudiants et j'étais l'un de ces liens parce que j'avais avec les étudiants des relations plus faciles que lui. Quand il a obtenu une chaire à Francfort en 1930, je suis officiellement devenu son assistant. J'étais en charge des thèses et je les ai toutes supervisées, à l'exception de l'une d'entre elles.

31. L'étudiante en question est Ilse Seglow (1900-1984), dont il est question plus bas. Elle a plus tard exercé comme psychanalyste et analyste de groupe à Londres. Avec son mari, elle n'alla pas plus loin

que Sarrebruck, alors sous occupation française. L'histoire est relatée par son fils, Peter Seglow, in *Figurations: Newsletter of the Norbert Elias Foundation*, 39, juillet 2013.

32. *Geist* peut être traduit par « esprit », « intellect », « psyché », et même par « fantôme ».

33. Sigmund Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*,

trad. de Rose-Marie Zeitlin, Paris, Gallimard, 1984 ; Anna Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 2001.

J'interrogeais toujours les étudiants sur leurs *hobbies* et je leur conseillais de les étudier, même s'il ne s'agissait pas nécessairement de sujets académiques. Gisèle Freund a ainsi fait son travail sur la photographie et j'ai conseillé Ilse Seglow, qui avait été actrice, d'étudier le milieu des acteurs³⁴. Les acteurs en Allemagne formaient une société particulière : si vous étiez un acteur de première catégorie à Mannheim, être engagé à Hambourg représentait une promotion importante. Il y avait toute une hiérarchie des théâtres dans laquelle, par exemple, le théâtre de Darmstadt, je ne sais pour quelle raison, était classé très haut. C'est ainsi qu'un soir Mannheim, Ilse Seglow et moi nous sommes retrouvés dans la meilleure loge du théâtre de Darmstadt pour assister à une pièce et interviewer les acteurs ensuite. Mannheim encourageait mes activités, mais se concentrait beaucoup sur ses cours et son séminaire.

Outre le cercle auquel vous apparteniez, il y avait l'Institut für Sozialforschung, avec Horkheimer et Adorno, mais il semble qu'il y avait peu de relations.

Nous avions des relations très polies, mais un mépris réciproque. Pas tellement en ce qui me concerne, mais Mannheim, Tillich et les autres les considéraient comme des marxistes doctrinaires ; et, pour Adorno et Horkheimer, Mannheim et Tillich étaient juste des semi-bourgeois gauchisants. D'un autre côté, le séminaire de sociologie avait lieu dans le bâtiment de l'Institut für Sozialforschung. L'université avait loué des salles à l'Institut, et nous nous voyions les uns les autres très fréquemment. Quand j'ai voulu écrire mon *Habilitationsschrift* je suis allé demander à Horkheimer un bureau, qu'il m'a donné. C'étaient des rapports extrêmement civilisés et polis. Nous ne nous disions pas nécessairement : « vous êtes un radical dogmatique » ou « vous êtes un méprisable gauchiste ».

L'habilitation que vous prévoyiez de faire avec Alfred Weber devait porter sur l'importance de la société et de la culture florentines dans les origines de la science³⁵. Qu'est-ce qui vous a fait changer de sujet pour vous tourner vers la société de cour ?

La seule réponse que je peux donner est probablement très insatisfaisante : c'est la façon dont je travaille et dont j'ai toujours travaillé. Je prends un sujet, parfois je le traite jusqu'au bout, d'autres fois je l'abandonne

et vais vers un autre sujet. Dans ce cas [la thèse sur les origines florentines de la science], je n'avais plus la possibilité d'aller à Florence et je voulais aussi faire quelque chose que je pourrais finir dans un délai raisonnable. Mannheim m'a suggéré de faire quelque chose sur le libéralisme français au XIX^e siècle. J'ai donc commencé à travailler, j'ai dérivé vers les XVIII^e et XVII^e siècles et soudain j'ai vu qu'il y avait quelque chose à faire qui n'avait pas été fait auparavant : et la cour alors³⁶ ? Je suis toujours intéressé par les problèmes non résolus, et j'ai donc tout oublié de la science florentine.

Ce que j'ai vu – et cela arrive souvent – est qu'il y a certains problèmes urgents qui, pour une raison ou une autre, ne sont pas traités, et cela souvent pour des raisons idéologiques. Dans le cas de la cour, il était assez clair que son intérêt n'était pas perçu parce que les auteurs bourgeois éprouvaient une forme d'hostilité à l'égard de la cour ; l'histoire néglige ainsi quelque chose de très important pour comprendre la structure des sociétés. Même si cela semble moins évident aujourd'hui, il s'agissait d'une rupture avec l'approche idéologique du passé. Les sociologues doivent être capables de voir l'importance d'une formation sociale donnée, qu'ils l'apprécient ou pas. Il y a beaucoup de problèmes de ce type aujourd'hui. Je pense par exemple que le problème de la classe ouvrière aujourd'hui n'est pas posé de manière réaliste.

Si j'en avais le temps, ce serait l'un des problèmes sur lesquels j'aimerais écrire. Une telle gangue idéologique entoure ce problème que la réalité de la condition ouvrière n'est pas vraiment reconnue... De toute façon je pense que la perspective sur la classe ouvrière va changer. Mais ce n'est là qu'un exemple parmi des centaines de problèmes sociologiques importants qui ne sont pas traités.

Entre 1933 et 1935, pendant la première période de votre exil, vous viviez à Paris ?

À Paris, j'étais un outsider complet. Un étranger pauvre n'avait aucun accès, ou presque, à la société française. Sur la base d'une bourse hollandaise³⁷ j'ai eu quelques contacts. Célestin Bouglé m'a invité très gentiment à l'École normale supérieure³⁸. C'était un homme agréable mais je ne l'ai pas beaucoup fréquenté. J'ai rencontré à quelques reprises Jean Meuvret, qui était alors le bibliothécaire de l'École normale, mais

34. Gisèle Freund (1908-2000) obtint finalement son doctorat en exil, à la Sorbonne, pour sa thèse publiée sous le titre « La photographie en France au XIX^e siècle : étude de sociologie et d'esthétique », Paris, La Maison des amis des livres Adrienne Monnier, 1936 ; elle fut l'une des plus célèbres photographes du

XX^e siècle. Avec Ilse Seglow, elle évoqua Elias du temps où il enseignait à Francfort en contribuant au *Festschrift* présenté à l'occasion de son 80^e anniversaire : voir Peter Gleichmann, Johan Goudsblom et Hermann Korte (dir), *Human Figurations: Essays for/Aufsätze für Norbert Elias*, Amsterdam, Stichting Amsterdams Socio-

logisch Tijdschrift, 1977, respectivement p. 12-15 et p. 15-22.

35. Voir le plan de thèse d'Elias, préparé pour Alfred Weber, "The emergence of the modern natural sciences", in *Early Writings*, *ibid.*, p. 111-123.

36. N. Elias, *La Société de cour*, *op. cit.*

37. Elias a reçu une petite bourse

du Nationaal Steun Fonds (National Aid Fund).

38. Célestin Bouglé (1870-1940), directeur du Centre de documentation sociale (1920-1940) et de l'École normale supérieure (1935-1940).

la seule chose dont je me souviens est qu'il était amical et qu'il essayait de m'aider³⁹. Alexandre Koyré est la seule personne avec laquelle j'ai eu un peu plus de contacts⁴⁰. Mais malgré ces liens, je suis resté un outsider complet, je ne fréquentais jamais un Français dans ma vie personnelle et, en fait, je vivais au jour le jour.

Quand vous avez quitté Paris, vous connaissiez l'Angleterre ?

Pas du tout. Je ne parlais pas anglais et je savais à peine le lire. Mais la situation en France était sans espoir et des amis réfugiés que je connaissais de Breslau et qui vivaient en Angleterre m'ont dit que je pouvais venir en Angleterre. Ils sont venus à Ostende me chercher. Ils ont apporté la lettre d'un ami qui me permettait d'entrer en Angleterre⁴¹. Ils avaient préparé tous les aspects de ma venue. Au début je vivais avec des amis et j'ai alors reçu une bourse me permettant de retravailler *Sur le Processus de civilisation*⁴².

Qu'est-ce qui vous a conduit à retravailler

« *Die höfische Gesellschaft* » pour en faire un nouveau livre dans une perspective beaucoup plus large ?

Votre question suppose implicitement qu'on se met à écrire un livre en suivant un plan, qu'on se dit : « Maintenant, je vais écrire un livre sur ceci ou cela ». Cela m'arrive très très rarement. Très souvent, je flâne. Je trouve à un moment quelque chose d'intéressant et progressivement j'arrive à trouver un problème, je le suis, puis le délaisse parce qu'il n'est pas fécond. En d'autres termes : les livres sont des processus. Peut-être que l'attitude des gens aujourd'hui est de dire : j'obtiens une bourse pour tel et tel sujet, donc je dois écrire un livre sur ces sujets, point final. Heureusement ou malheureusement, je ne travaille pas de cette manière. Le livre sur le temps qui vient juste de paraître en allemand a été écrit sur une période de dix ou quinze ans. J'écris un bout. En le relisant quelques années plus tard, j'y trouve des défauts et je le modifie, et le texte s'améliore. À l'origine de *Die höfische Gesellschaft*, il y a mon habilitation. Je l'ai relue et un éditeur la voulait, alors j'ai retiré des chapitres et j'en ai écrit de nouveaux⁴³. Il en a été de même pour *Sur le Processus de civilisation*. Je ne me suis pas assis en me disant : « Ah, je dois écrire un livre sur le processus de civilisation ».

Pas du tout. Après avoir écrit peut-être les trois premiers chapitres, je me suis dit : « Quel titre pourrais-je donner à cela ? Réfléchissons, peut-être que « Sur le processus de civilisation » serait une bonne idée ! » [Rires]. C'est là une façon de travailler très différente de celle, très organisée, que les gens ont aujourd'hui. Elle me donne la possibilité d'améliorer des choses, d'avoir de nouvelles idées, de conserver un esprit ouvert.

Quand je travaillais là-dessus à Londres, je feuilletais toujours le catalogue [du *British Museum*]. Parfois, je trouvais un titre intéressant et je le demandais, bien que je n'aie jamais pensé à ce livre auparavant. J'ai ainsi demandé un livre sur l'étiquette – c'était peut-être celui d'Erasme⁴⁴ – qui était très étrange parce qu'il disait : vous devez porter votre serviette par-dessus votre épaule gauche. Très étrange. Mais qu'en aurait-il été si j'avais demandé une édition différente du même livre ? J'ai alors découvert que certains livres sur les bonnes manières avaient eu 25 éditions et que la 25^e édition était différente de la première. Les psychologues traitent du comportement comme de quelque chose d'éternel parce qu'il n'y a pas de sources fiables pour le passé. J'ai donc dit qu'il y avait ici des sources fiables sur le changement en matière de comportement humain. C'est le matériel qui m'a guidé, pas un plan de livre. Une fois que j'étais sur cette piste, je l'ai suivie de façon systématique.

En Angleterre, il a fallu un long moment avant que vous n'obteniez un poste à l'université.

Jusqu'en 1954 j'ai travaillé dans la formation pour adultes. J'enseignais tout ce qu'ils voulaient entendre : depuis la politique jusqu'à la psychologie, l'histoire, l'économie. Vous n'étiez payé que si une classe était ouverte et, comme les étudiants étaient libres de venir ou non, vous deviez faire beaucoup d'efforts pour conserver les étudiants. J'ai vécu de cette manière pendant une dizaine d'années. C'était une vie très incertaine, mais aussi une expérience très intéressante qui m'a permis d'entrer profondément en contact avec des Anglais. À cette même époque, je voyais de temps à autre Morris Ginsberg à la London School of Economics et j'y ai parfois été invité à donner des conférences⁴⁵. Mais il n'existait de département

39. Jean Meuvret (1901-1971), historien de l'économie, connu pour son analyse du « problème des subsistances ».

40. Alexandre Koyré (1892-1964), dont les travaux sur la science aux XVI^e et XVII^e siècles peuvent avoir servi de point de contact avec Elias, du fait de l'intérêt de ce dernier pour la science à l'époque de la Renaissance.

41. Elias fait référence à Alfred Glucksmann (1904-1985) et à Martin Braun.

Glucksmann était un chercheur en médecine, en embryologie, qu'Elias a connu à Breslau et Heidelberg, voir sa contribution "Norbert Elias on his eightieth birthday", in Peter Gleichmann et al. (dir), *Human Figurations...*, op. cit., p. 9-10. La lettre était de Patrick Murray, un ami botaniste de Glucksmann, et cette « invitation » était nécessaire pour qu'Elias puisse entrer au Royaume-Uni (information fournie par la Professeure Miriam Glucksmann).

42. Elias obtint une petite bourse de la Society for the Protection of Science and Learning pour son travail à Londres.

43. Le titre original de l'*Habilitationsschrift* de Elias à Francfort était *Der höfische Mensch*, mais cette version de ce qui devint *La Société de cour* a disparu.

44. Desiderius Erasmus, *De civilitate morum puerilium* (1527) [Pour une récente traduction française, voir *Savoir-vivre à l'usage des enfants*, trad. de Alcide Bon-

neau, Paris, Arléa, 2010]. Voir N. Elias, *La Civilisation des mœurs*, op. cit., p. 78 sq.

45. Morris Ginsberg (1889-1970) devient professeur de sociologie à la London School of Economics en 1930, et est fondateur et premier président (1955-1957) de la British Sociological Association. Ginsberg lui-même était un immigrant juif de la Lituanie au début du siècle.

de sociologie qu'à Londres et dans une autre ville⁴⁶, de sorte qu'il y avait très peu de postes pour les sociologues. Ce n'est que dans les années 1950, quand la sociologie s'est développée, que j'ai été recruté à Leicester. Là, j'ai donné des conférences d'introduction en suivant uniquement mes propres conceptions. Bien sûr je critiquais Parsons⁴⁷ et le fonctionnalisme mais je pouvais faire tout ce que je voulais sauf que mes collègues ne voyaient pas les choses comme moi. Par exemple, une revue allemande va bientôt publier un article sur Karl Popper que j'ai présenté il y a quinze ans à Leicester⁴⁸. J'ai enlevé un passage où je disais : « Je sais que personne parmi vous n'est d'accord avec moi quand je dis cela ». Mais cela n'est pas tout à fait exact. Il y avait toujours quelques collègues qui étaient d'accord avec moi.

L'un des points communs les plus évidents de vos différentes recherches est la notion de figuration. Pourriez-vous dire quelques mots de la manière dont elle est devenue un élément central de votre travail ?

Étonnamment, elle était déjà présente dans ma thèse de doctorat. Je dis quelque part que Kant ne peut pas avoir raison de considérer la cause comme une catégorie

humaine universelle car le concept de causalité mécanique s'est développé au cours d'un processus historique dont il a hérité. Il s'agit simplement de dire que des processus ont lieu et que je les trouve toujours.

Je travaille encore aujourd'hui à comprendre comment des changements de longue durée peuvent se produire dans la structure sociale ou dans le comportement, sans que personne n'en ait formé le projet ou l'intention. Cela reste encore à expliquer. Je ne sais pas comment j'ai bien pu avoir cette idée. Je trouve simplement qu'il y a là une lacune dans nos connaissances. En ce moment, j'écris une nouvelle introduction à *Engagement et distanciation* et je dis assez clairement qu'on ne sait pas expliquer le fait que, sur le long terme, au fil des siècles, la connaissance humaine a augmenté, qu'elle est devenue plus conforme à la réalité⁴⁹. Comment se fait-il que le cap soit gardé, que, sans que cela ait été prévu, un développement se poursuive encore et toujours dans la même direction ?

Entretien traduit de l'anglais
par Julien Duval et Sophie Noël

46. À l'Université de Liverpool.

47. Elias a toujours fortement critiqué les travaux de Talcott Parsons (1903-1979) dont la théorie domina la sociologie occidentale des années 1940 aux années 1960.

48. Voir Norbert Elias, "On the creed of a nominalist: observations on Popper's *The Logic of Scientific Discovery*", in *Essays I: On the Sociology of Knowledge and the Sciences*, Dublin, UCD Press, 2009 [Collected Works, vol. 14], p. 161-190. Cet

essai, écrit en anglais au début des années 1970, a d'abord été publié dans une traduction allemande par Michael Schröter dans *Zeitschrift für Soziologie* en 1985.

49. Voir N. Elias, « Engagement et distanciation », le texte écrit quelques

années auparavant « Les pêcheurs dans le Maelström » étant également pertinent (pour ces deux textes, voir *Engagement et distanciation...*, op. cit., respectivement p. 7-68 et p. 69-174).